Courant octobre, Thomas est venu passer trois jours à la maison. C'est commode pour lui que je me sois installé ici. Il appelle au dernier moment, parfois la veille au soir, je viens à Paris pour le taf, tu m'accueilles ? Il n'est pas gênant, tôt levé, tard rentré, c'est un hôte discret, il ne fait aucun commentaire sur mes déambulations d'insomniaque, peut-être dort-il si profondément qu'il n'entend rien, je ne lui ai jamais posé la question.

Nous passons la dernière soirée ensemble. Dédaignant la soupe que j'ai préparée et laissée sur la cuisinière à son intention, il grignote ce qu'il trouve, un quignon de pain, un bout de saucisson, une banane, avant de venir s'affaler en face de moi dans le canapé défoncé, non sans faire remarquer, comme à chaque fois qu'il vient, qu'il serait temps de mettre ce vieux machin sur le trottoir. Je réponds, comme à chaque fois, que ce n'est pas d'actualité, que je reste fidèle à mon canapé au cuir râpé, aux ressorts distendus, qui me suit depuis… pff, vingt ans ?

— Trente ans, tu veux dire, on l'avait déjà à Orléans !

L'itérative question du canapé réglée et tout en répondant d'un pouce agile à ses textos, Thomas prend en charge la conversation. Ça me convient. Je n'ai ja-

mais été doué pour ce sport et le fait de vivre seul n'a rien arrangé. Je me contente d'émettre à intervalles réguliers quelques grognements approbateurs aux nouvelles qu'il me donne. Les enfants grandissent en beauté et en sagesse (photos à l'appui). Sophie vient d'obtenir une promotion à l'arraché, elle a été barre de fer, ils ont été obligés sinon elle leur claquait sa dém, déclare Thomas, admiratif de la combativité de sa compagne. Leurs projets immobiliers avancent, ils viennent de signer pour une maison avec jardin à Gerland, une affaire-en-or. Quant au taf, le programme d'écoquartier à La Duchère, ça va déchirer grave.

L'envoi des textos se tarit, la gazette lyonnaise également, Thomas pose son iPhone face cachée sur la table basse, et toi, Antoine ? Comment que ça va bien ?

Une manière de poser la question qui m'agace doublement. Á cause du solécisme, bien sûr, mais aussi de cette jovialité affichée et du piège sous-jacent. Que lui répondre ? J'ignore ce qu'il sait du gâchis qui a précipité mon départ à la retraite.

Le temps que je me décide, il enchaîne, c'est l'éclate, j'imagine, maintenant que tu es en vacances à vie !

Il est gentil, Thomas, sans malice aucune. La gentillesse n'étant pas aujourd'hui la qualité la mieux partagée ni la plus valorisée, c'est pour cela, entre autres, que je l'aime. Je refoule ma contrariété et, pour lui prouver que je ne suis pas en vacances, je décris en détail mes activités : mes cours de français pour réfugiés sans-papiers, mon recrutement dans une association en charge de visites guidées de la ca-

pitale, mes balades à pied, Leica sous le bras, sans compter la reprise de mes recherches sur la police sous Louis XIV…

Thomas lève un sourcil, la police ? Y avait déjà des violences policières à l'époque ?

— Ben, disons que le terme est anachronique, mais je peux te garantir qu'à la fin du règne de Louis XIV avec les famines et la Révocation de l'édit de

Thomas n'écoute pas, il se lève, bâille bruyamment, en parlant de police, je peux te taxer un polar ? Pour le train, demain. Quoique… je vais probablement roupiller tout le trajet. Il se penche devant la bibliothèque près de laquelle traînent encore trois ou quatre cartons que je ne me décide pas à ouvrir, les doigts pianotant sur les dos des livres, la tête penchée pour lire les titres, Tiens celui-là, il a l'air fun, *Le blues des alcoolos*, c'est bien ?

— Lawrence Block, tu peux y aller, c'est une valeur sûre.

Thomas ouvre le livre, s'arrête longtemps sur une page, se tourne vers moi qui range vaguement le bazar sur la table basse, C'est qui, Vera ?

Je lui arrache le livre des mains. Sur la page de garde, les grandes lettres biscornues, l'encre violette, l'écriture que je reconnaîtrais entre mille *Pour nos retrouvailles, à mon meilleur ami pour la vie, Vera, samedi 12 novembre 1986*. Je reste les yeux fixés sur la page, percuté de plein fouet, incapable de parler.

Thomas me reprend le livre d'un geste doux, je ne veux pas t'embêter, Antoine, je vais en choisir un autre, il s'apprête à le remettre en place, j'attrape son coude, non ça ne m'embête pas, prends-le, c'est juste

que… je ne savais pas, je ne me souvenais pas, c'est si vieux, toute cette histoire.

Je le vois hésiter, il rouvre le livre à la page de garde, Novembre 86, pfff je n'étais même pas né !

Et après un silence, Ça ne me regarde pas, mais je suis curieux, j'avoue.

Je reste muet, il ajoute : Je m'imagine bien que tu as eu une vie avant de rencontrer maman.

— Et de vous rencontrer, ta sœur et toi. Tu étais adorable en ce temps-là, dommage que depuis, ça se soit dégradé…

Il sourit, Hé Antoine, change pas de sujet. Allez, steuplait, ta love affair avec Vera. Elle était comment, d'abord ?

— …

— C'est en 86 que ça a commencé ?

— Non, bien avant.

— Haha, du sérieux ! Et ça a duré longtemps ?

— Dix ans.

— J'y crois pas ! Dix ans ? Mais jamais tu n'as parlé de… Oh, arrête de faire cette tête, c'est bon. J'ai capté. Garde tes secrets.

Il s'étire, se dirige vers le couloir le livre à la main, marque un arrêt à la porte, se retourne et avec un grand sourire, Dors bien, Antoine. Ne passe pas la nuit à rêver d'elle.

Je n'ai même pas répondu, assailli par les images qui me revenaient en rafales sans que je puisse en contrôler le flux.

Vera au retour de plage, le sel qui poudre ses cheveux et sa peau.

Vera nue à plat ventre sur le lit, les petites fesses pâles, les jambes graciles.

Vera qui tracte sur les marchés ou qui danse place de la Concorde au milieu de 400 000 potes.

Vera qui ne se lève plus, jour après jour, tourne la tête vers le mur, laisse le plateau par terre sans y toucher.

Vera infatigable sur les sentiers de montagne, tirant des bords en mer Égée ou le pouce levé crânement sur la route 66. Vera, le livre dans une main, le mug de thé dans l'autre, et les lunettes trop grandes qui tombent au bout de son nez. Vera qui sourit, ses petites dents, ses yeux circonflexes, la fossette dans la joue gauche.

Vera qui… Vera que… Toutes les innombrables Vera…

Je n'ai pas fermé l'œil, submergé par ces souvenirs que Thomas, par ses questions candides, avait fait affluer. Pour lui dont je pouvais comprendre la curiosité, il s'agissait d'une amourette oubliée, pour moi, c'était un pan entier de ma vie qui surgissait du néant où j'avais réussi à le refouler. Je n'y pensais jamais. Alors que dix ans durant, de 20 à 30 ans, dans cette décennie fondamentale, Vera avait été le centre de mon univers, l'astre autour duquel je gravitais, tantôt proche à me brûler tantôt résolu à m'échapper pour recouvrer ma raison et mon libre arbitre.

Le début de l'histoire se situe à mon arrivée à Paris en septembre 78 en provenance de mon Berry natal et surtout de l'internat de Saint Grégoire de Tours. Mention très bien au bac, donc voué à une classe préparatoire, si possible dans un grand lycée parisien, au hasard Henri IV, en quête d'élèves brillants et travailleurs, et issus de province qu'on n'appelait pas encore région à ce moment-là. Les Rastignac ou Rubempré des temps modernes qui montaient à l'assaut de la capitale, avides de la reconnaissance sociale et culturelle que leur offrirait l'intégration à Normale Sup. Ainsi qu'à leur famille petite bourgeoise. Encore que mon père, pharmacien du bourg et propriétaire de troisième génération de son officine, comme il jugeait bon de le marteler à chaque occasion, aurait récusé l'adjectif *petite*.

Je me rappelle la rentrée à H4 ou plutôt la veille, quand, après avoir trouvé mon dortoir, ouvert ma valise, rangé mon trousseau dans l'armoire adéquate, disposé mes affaires de classe sur le bureau qui allait être le mien pour deux ans au moins, je suis sorti du lycée pour une promenade vespérale. Ébloui par le soleil qui dorait la place du Panthéon, j'ai flâné dans Saint Etienne-du-Mont, longé la façade monumentale de la bibliothèque Sainte Geneviève, descendu la rue Soufflot, traversé les jardins du Luxembourg, dégringolé la rue de l'Odéon, étonné (et réjoui) du nombre de salles de cinéma. Exalté par la beauté des lieux et la perspective d'inscrire mes pas dans ceux des étudiants qui hantaient les mêmes rues au Moyen-Âge.

En revenant en courant vers la rue Clovis – je suis censé être de retour à l'internat avant 21h30 – je croise, adossé à l'entrée du lycée et ne manifestant ni hâte ni même, semble-t-il, une quelconque intention d'entrer dans le lycée, un grand type dégingandé qui fume tranquillement la pipe. Vêtu, à mes yeux provinciaux et conformistes, de façon extravagante : une longue cape noire sur un costume Prince-de-Galles, et sur la tête, le chapeau que Bogart porte dans *Casablanca*. Plus tard, avec les froidures de l'hiver, une interminable écharpe bleu et or viendrait compléter la tenue. Á ce moment-là, nous serons déjà

amis à la vie à la mort, les facéties vestimentaires de Patrice ne m'impressionneront plus.

Ce soir-là, la veille de la rentrée donc, le grand type lève le poignet, tapote sa montre, C'est à cette heure-ci qu'on rentre, cher condisciple ? Il sourit de mon ébahissement, me prend par les épaules, m'entraîne sous le porche, sous les arcades de la galerie sombre, vers l'escalier. Et me propose, tandis que nous montons les marches deux par deux, de devenir son « cothurne », de partager une des chambres encore trop rares, destinées à remplacer le dortoir collectif dans lequel je me suis installé quelques heures plus tôt.

Comment Patrice a-t-il réussi à se faire attribuer ce qui dans ces années-là est un privilège envié, je ne le saurai jamais. Il affecte un mépris total pour les détails de la vie pratique, hormis ce qui touche au soin de son apparence. Ce soir-là, d'un geste souverain, il m'a choisi comme son ami intime, son confident, son « compère » comme il aime à m'appeler. Je passerai ma première année de prépa à me demander pourquoi, à lutter contre le désagréable soupçon que c'est pour lui servir de faire-valoir.

Il faut reconnaître que nous formons une drôle de paire. Pas sur le plan intellectuel. Notre entente a été immédiate. Nous rions aux mêmes blagues idiotes : *La moustache, le ketchup aussi* ou *Que se passe-t-il Valda ?* que Patrice adore parce que c'était, prétend-il, la préférée de Gérard Philippe. Nous aimons le cinéma sans modération, citons à tout bout de champ des répliques de légende. Il y a aussi le latin que lui et moi, parlons couramment, sous les lazzi de nos condisciples qui nous traitent de snobs. La litté-

rature enfin et surtout : nous partageons un goût pervers pour les écrivaillons de la fin du XIX^e^ dénichés dans les librairies d'occasion.

Pour le reste, tout nous oppose. Le statut social d'abord, moi, fils de petit notable d'une province aux relents de sabots et de superstitions, et lui, descendant de familles titrées dont les exploits guerriers et les foucades spirituelles ont marqué l'histoire de France tout en ayant, de temps à autre, recours à des mariages morganatiques pour de sordides questions de patrimoine.

Les choix politiques, ensuite. Patrice se déclare de droite sociale, il est orléaniste, favorable au retour sur le trône du comte de Paris. Je me moque de ses convictions désuètes, de son anticommunisme viscéral. Je suis pour ma part fortement séduit par les promesses du programme commun de gouvernement, je lui répète le slogan de mai 68, *Laissez la peur du rouge aux bêtes à cornes.* Si dans le débat, nous nous traitons volontiers de gaucho et de facho, nous nous émerveillons de notre entente qui transcende les partis. Nous sommes l'alibi l'un de l'autre, la preuve que nous ne sommes ni obtus ni intolérants.

Enfin, il y a l'incroyable aisance en société de Patrice : sarcastique, spirituel, séduisant bien qu'il affecte ignorer les engouements, voire les passions qu'il suscite. Á ses côtés, je fais piètre figure : empêtré pour prendre la parole ou pour la garder quand je réussis à trouver quelque chose à dire, je reste le plus souvent silencieux, heureux d'écouter ses brillantissimes envolées et de lui donner la réplique de temps à autre.

Patrice est très grand – il se plaint de ce que le mobilier urbain ou celui des transports en commun ait été conçu pour des nabots. Très à l'aise corporellement, il possède une maîtrise millimétrée de ses gestes et de la voix qu'il n'élève jamais : il met son point d'honneur à ne jamais perdre son calme.

Doté d'un physique plus massif, rustique selon Patrice, banal selon moi, je ne me trouve ni beau ni attirant. Comme, de surcroit, je suis timide, je suis loin d'engranger les succès féminins de mon ami. Élevé en internat non mixte, je n'ai jamais eu l'occasion de sortir avec des filles, à l'exception des séjours linguistiques estivaux. Je chéris le souvenir de Peggy (Manchester, été 76) et d'Eliza (Brighton, été 77) sans pouvoir me glorifier d'être allé « jusqu'au bout » avec elles.

Je n'en parle jamais avec Patrice, je préfère de loin gloser sur le noir et blanc de Bergman ou de citer des passages entiers d'Eugène Chavette, nom de plume d'Eugène Vachette, auteur, entre autres, de l'immortel *Aimé de son concierge* (1877).

Je l'ai regardée sautiller sur le trottoir, son allure de gamine, en jean et baskets, et le chignon de cheveux bouclés, mal attachés, qui se défaisait au fur et à mesure de ses bonds. J'ai tendu mes deux mains, les doigts entrelacés, paumes vers le ciel, Je vous fais la courte-échelle ?

Vera a relevé la tête vers moi, j'ai vu ses yeux, ses yeux si grands, si clairs, les cils dessinant une courbe sur la joue. Elle a hésité deux secondes, m'a confié son pied, s'est juchée sur mes épaules avec naturel, comme si nous nous connaissions depuis toujours, posant sa main sur mes cheveux, une petite main légère.

Moi, ému de la tiédeur de ses cuisses autour de mon cou, du contact de son ventre contre ma nuque, de la caresse de sa main sur mon crâne, je me suis rapproché du bord du trottoir de la rue Soufflot, pour voir Mitterrand passer, moi aussi.

C'est ainsi que tout a commencé.

Cela faisait longtemps que je l'avais repérée, dans les couloirs d'Henri IV, devant le portail de la rue Clovis ou aux *Pipos*, toujours en compagnie de filles qui débarquaient en bande dans le troquet, le verbe haut, le regard direct, jetaient leurs sacs sur les

tables, fumaient, se maquillaient, s'échangeaient des foulards ou des pulls, puis s'envolaient une par une vers des rendez-vous amoureux dont certains dans le même bistrot. La règle était d'ignorer les couples qui se tenaient par les mains ou exploraient leurs bouches à trois mètres de leurs tapageuses condisciples.

Je m'asseyais toujours à la même table du fond, faisais durer ma tasse de café durant des heures, potassais mes colles en bon khâgneux, levant à peine les yeux de mon livre, surlignant mes notes, je préférais le brouhaha du bistrot au silence poussiéreux de Sainte-Geneviève ou de la salle 157 dédiée aux études des internes.

Je ne connaissais ni son nom ni sa classe mais j'avais déduit des endroits où je la croisais qu'elle n'était pas en prépa, elle devait être en terminale. Un jour, dans la file d'attente de la cantine, je l'avais montrée à Patrice. Lequel s'était retourné, l'avait dévisagée longuement, Pour une fois que tu te laisses corrompre par de basses tentations charnelles, ô homme vertueux, pourquoi, grands dieux, choisis-tu un modèle lilliputien ?

— Espèce de Béotien, tu n'y connais rien. Regarde-la mieux, elle ne marche pas, elle danse. C'est *l'elfe couronné de thym et de marjolaine*, un elfe égaré parmi nous, pauvres internes mal lavés.

— Et puceau, en ce qui te concerne, avait lâché Patrice avant d'ajouter, Méfie-toi quand même, *Omne ignotum pro magnifico*[1].

1 Pour les curieux non latinistes, la traduction des locutions latines est en p. 230

Tout le temps de la cérémonie, nous sommes restés près du Panthéon, portés par la foule immense, la clameur, les vivats, les drapeaux, *L'Hymne à la joie* de Beethoven, *La Marseillaise* de Berlioz. Puis, sous des trombes d'eau que nous sentions à peine, nous avons marché, dansé, sauté, bu des coups et puis sauté et dansé à nouveau, la Contrescarpe, l'Odéon, Saint-Sulpice. Vera, infatigable et moi, exalté. L'alcool, la proximité du corps de Vera, la douceur de sa peau, le parfum de ses cheveux, l'impression de vivre un moment historique, on allait enfin changer le monde, réaliser toutes les promesses de justice, d'égalité…

Quand l'aurore a pointé ses doigts de rose, nous avons dirigé nos pas vers la Seine, traversé le pont Neuf, sommes descendus dans le square, et allongés sur les pavés du bout de l'île, sous le saule, la tête de Vera sur mon ventre, nous avons regardé le soleil se lever sur Paris.

Au petit matin, je l'ai raccompagnée à pied chez elle, et en bas de l'immeuble, On se revoit quand ? Cet après-midi, 6 heures, aux *Quatre sergents* ?

Elle, toute chaude et ensommeillée contre moi, se hisse sur la pointe des pieds, pose un baiser sur ma joue, Pas sûr que je puisse. Ma mère va me tuer, à cette heure, elle doit avoir déjà déclenché le plan ORSEC.

— Alors... samedi, même endroit, après les cours ?

Elle m'a déjà tourné le dos, se dirige vers le porche avec un geste de la main que je ne réussis pas à interpréter.

Je passe une journée cotonneuse, au fond de la classe, luttant contre le sommeil, prenant des notes en pilotage automatique, sans rien comprendre. Patrice me charrie aux intercours, il glose sur les bénéfices secondaires de mon engagement politique. Me somme de lui raconter ma nuit blanche, tout en me priant de lui épargner les détails scabreux, *non quaero num per carnalem copula consummatum sit*. Je m'agace, il rit, je me fâche. Le soir, au lieu de m'attabler avec lui pour bûcher ensemble la prochaine colle d'histoire médiévale, un programme pointu du genre *Bourgogne et Angleterre durant la Guerre de Cent Ans*, je

pars travailler à Sainte Geneviève jusqu'à 22 heures. C'est la première fois que ça nous arrive.

Le samedi, je m'installe, le cœur inquiet, aux *Quatre sergents*, je bois un café puis deux, le temps s'allonge, elle ne viendra pas, elle a oublié, elle n'a pas pu s'échapper, et soudain elle est là.

Je me lève en renversant ma chaise, j'hésite, elle non, elle m'étreint d'un geste franc, la joue contre ma poitrine, je me penche vers elle, retrouve l'odeur de la peau de son cou, de ses cheveux et au-dessus son parfum qui sent les épices et le citron. Une essence pour mec qu'elle a adoptée depuis qu'elle se parfume, elle n'aime pas les eaux de toilette fleuries, elle n'aime pas les trucs de filles. Ni les manières de filles, les *quilles* qui ne savent ni courir, ni grimper aux arbres, qui se vantent d'être faibles et fragiles, prétendent avoir besoin de types costauds qui les rassurent. Elle m'a raconté ça au bout de l'île du Vert-Galant, à la fin de cette nuit dont je me remémore en boucle chaque instant.

Suivent trois heures de discussion au bistrot, nous nous racontons nos vies, mieux que l'autre soir, heureux de nous découvrir tant de points communs. Je m'exclame Moi aussi ! à chaque fois que Vera dévoile ses préférences en matière de musique, de lecture, de télé, de sports, de convictions politiques. Nous nous découvrons tous deux cinéphiles.

— Je suis tombée dedans à 7 ans déclare Vera, *Charlie et la chocolaterie*, je l'ai vu au moins une dizaine de fois.

— Moi, c'est plus tard, vers 14 ans, au lycée. Grâce à mon prof d'histoire, un type givré mais formidable,

un jeune qui venait d'arriver à Tours. Sa façon d'enseigner, pff, si tu avais vu ! Un malade du plan en trois parties, de la chronologie, du *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement* et… de cinoche. Surtout de cinoche ! Au service de l'Histoire et inversement, on a vu *Que la fête commence*, *Barry Lyndon* et aussi bien sûr, *Cléopâtre, Spartacus*, Dreyer, Eisenstein… Pff, c'était génial.

Après quoi nous allons au cinéma, évidemment. Vera a entendu parler de *Diva* mais je l'ai déjà vu, nous nous mettons d'accord sur *Elephant man*. Quand je veux payer les deux places, Vera se fâche, C'est quoi cette galanterie d'un autre âge ? Pour qui tu me prends ? Je ne suis pas femme à me faire entretenir !

Au bout de deux heures, quand les lumières se rallument, nous sommes tous deux en larmes, Vera essuie mes joues, je prends sa petite main, en embrasse la paume et ne la lâche plus. Sa main dans la mienne, nous remontons la rue Saint Jacques, une marche glorieuse rythmée par la musique lancinante du film, celle de l'adagio de Barber que nous fredonnons ensemble et qui deviendra « notre » antienne.

Arrivés aux Gobelins, nous remontons dans le soir qui tombe l'avenue vers la place d'Italie, et Vera m'annonce que sa mère est partie en weekend avec sa sœur, elle a l'appartement pour elle, elle m'invite, il y a de quoi boire et manger.

Je découvre son cadre de vie, très moderne, l'appartement en haut de la tour, la vue à 360° sur Paris, les murs blancs, les tableaux abstraits, le divan bas, les tapis colorés, la cuisine high tech, tout m'éblouit. On est loin des maies de bois sombre et des chaises

cannelées qui enlaidissent ma maison familiale. Loin aussi du raffinement Ancien Régime du manoir où Patrice m'a invité à quelques reprises, avec ses petits maîtres hollandais aux murs, ses meubles Louis, les dorures et le velours omniprésents.

Vera se débarrasse de ses chaussures, allume une impressionnante chaine Hi-Fi, met un disque sur la platine, esquisse quelques déhanchements sur la bossa nova qui s'élève, m'intime l'ordre de m'asseoir dans un des poufs en forme de poire qui entourent le grand tapis du salon. Elle nous prépare des caïpirinhas, babille depuis la cuisine ouverte (autre dispositif que je découvre), dépose par terre un grand plateau, s'assoit sur le tapis, s'adosse contre mes genoux, choque son verre contre le mien, entreprend de grapiller les *salgadinhos* que sa mère a préparées. J'apprends à prononcer le terme, en même temps que je déguste les bouchées aux saveurs variées. Vera rit, Si ma mère me voyait ! Elle qui me croit en train de réviser mes maths.

Nous venons à bout des nourritures du plateau, vidons les verres que Vera remplit à plusieurs reprises de cachaça, de glaçons et de citron vert. L'alcool me rend audacieux, je me penche sur Vera, plonge mes doigts dans ses boucles brillantes, caresse son cou, sa gorge douce, elle tend vers moi son visage, les yeux clos, je pose ma bouche sur la sienne, l'embrasse enfin, un long, suave, bouleversant baiser de cinéma.

Elle s'allonge sur le tapis, m'attire vers elle, elle ne porte rien sous son chemiser sage et s'en débarrasse vivement, je l'aide à ôter son jean, je me dépouille de ses propres vêtements, nous sommes nus sur le tapis multicolore, et c'est l'aboutissement de cette

soirée magique, son corps contre le mien, ma peau entre ses mains, sa douceur, son odeur, ses hanches délicates, ses seins légers, ses gémissements comme des sanglots...

J'ai eu une chance inouïe : la première nuit d'amour de ma vie fut d'emblée parfaite, sans les habituelles hésitations, errances et mises au point des débuts. Par une alchimie particulière, nos corps se sont trouvés et accordés d'emblée. Tout en elle, le grain de sa peau, son toucher, son odeur, ses gestes, ses morsures, ses caresses, me bouleversait. Mon désir naissait et renaissait sans fin. Je ne crois pas me tromper, en déclarant, quarante ans plus tard, que la réciproque était vraie.

Cette attraction physique, immédiate et souveraine, ne s'est jamais démentie, elle a été le socle et ciment de notre histoire. Et la cause de sa longévité. Dans la pire de nos innombrables disputes, il suffisait que l'un d'entre nous baisse la garde, un regard, un effleurement, le dos d'une main sur le haut d'un bras, un pouce sur une joue, un index posé sur une lèvre, et nos corps s'embrasaient, nous extrayant de nos mots, de nos injures, de nos cris pour nous précipiter l'un vers l'autre, nous retrouver dans l'exultation partagée.

Pour en revenir à ce samedi, le soir du 23 mai 1981, j'ai vite compris que Vera était, de loin, la plus expérimentée de nous deux. Elle m'a guidé avec naturel et enjouement, au fur et à mesure de cette nuit. Une

initiation en douceur d'un élève avide de toutes les sensations, prêt à toutes les audaces, impatient de franchir toutes les limites. Étourdi de cette révélation. Si loin des pitoyables fantasmes qui présidaient à mes pratiques onanistes.

Sur le moment, je lui en ai été infiniment reconnaissant. Jusque-là encombré de mon pucelage (on utilisait encore le terme à l'époque), obsédé par l'idée de m'en débarrasser, je m'inquiétais, malgré mon impatience, de paraître malhabile et ignorant. Je n'ai eu qu'à m'extasier de ma chance de tomber sur une fille, qui, sous ses allures d'elfe éthéré, semblait détenir des compétences érotiques dignes des grandes courtisanes de l'Histoire.

Revers de la médaille : très rapidement, si mes souvenirs sont bons, je devins la proie d'une jalousie rétrospective dont j'avais honte et que je me suis escrimé à lui cacher – je pense y avoir à peu près réussi – mais avec laquelle je me suis durablement et très efficacement torturé.

Les semaines qui suivent l'intronisation de Mitterrand, je suis censé me plonger dans mes révisions, dernière ligne droite avant les résultats de l'admissibilité, ce pari fou du travail de préparation d'un oral qui n'aura peut-être pas lieu, emploi du temps monacal, nuits courtes, journées longues, le nez dans les polys, les classeurs, les fiches bristol, tout instant mis à profit pour répéter, réciter, se remémorer, simulacres d'oraux en petits groupes, chaque khâgneux tour à tour examinateur sadique et candidat malmené.

Or je déserte. Je disparais du lycée, de Sainte Genou, des *Pipos*, sans dire où je vais. Patrice m'engueule. Les profs m'engueulent. Les parents alertés par le surgé m'engueulent. Mon père fait même le déplacement à Paris. Il m'emmène déjeuner à *la Coupole*, il est hors de lui, me sort son sempiternel sermon en trois points, tu me déçois beaucoup Antoine, après tout ce qu'on a fait pour toi, ta mère ne dort plus, etc.

Je lui réponds que j'ai raté à moitié l'épreuve de latin et complètement celle d'histoire moderne, non par manque de connaissances mais parce que j'ai été hors-sujet. Vu les coeffs, c'est mort pour moi. Dans ces conditions, pourquoi bosser un oral que je n'au-

rai même pas le droit de passer ? Ça me semble limpide et définitif.

Mon père ne se laisse pas démonter, il argumente, c'est un concours, pas un examen, tout dépend du niveau des autres. Comme je ne réponds pas, il insiste, C'est la deuxième fois que tu tentes… Je l'interromps avec bonne humeur, Eh bien, ce sera la deuxième fois que je rate ! Mon père tire la gueule et m'oppose un silence accablé, j'enfonce le clou, et en plus, je m'en contrefous, si tu savais. Il n'y a pas que les grandes écoles dans la vie. D'ailleurs, les grandes écoles, il faudrait les supprimer, ce n'est qu'un outil de reproduction du système capitaliste et bourgeois.

C'en est trop pour mon père qui se lève d'un bond, s'appuie sur la table de ses deux poings serrés, et entre ses dents, Je ne suis pas venu jusqu'ici pour recevoir une leçon d'économie politique. Antoine, je te préviens, si tu ne changes pas d'attitude im-média-te-ment, eh bien – il fait avec un geste tournoyant du poignet – tes bourgeois de parents te couperont les vivres. C'est aussi simple que ça.

Il jette sa serviette blanche sur la nappe blanche, enfile l'imper qui le fait ressembler à un milicien des années quarante et remonte l'allée à toute allure pour payer la note à la caisse. Je me rassois et décide de terminer ma choucroute avant d'aller retrouver Vera au Luco.

Dans la famille de Vera, en l'occurrence, puisque son père n'est jamais là, sa mère et Tânia sa sœur aînée, l'ambiance est infiniment plus détendue. Dans leur appartement inondé de lumière, il règne un durable bordel. De temps en temps la mère de Vera

entreprend de mettre en piles ce qui traîne, de débarrasser les tables des livres ou de la vaisselle qui les encombrent, puis prise par la conversation, elle s'arrête, repose le tout par terre, s'enfouit dans un des énormes poufs en forme de poire qui jonchent le parquet du salon. Elle se sert un énième mug de thé au samovar qui fonctionne jour et nuit, en offre alentour et discute avec moi d'art contemporain, de romanciers russes, de cinéma brésilien, tandis que Tânia chante dans un coin de la pièce et que sa sœur, penchée sur sa guitare, l'accompagne.

La maison est toujours ouverte et rares sont les soirées où nous ne sommes que quatre dans le grand salon enfumé. Les visiteurs vont et viennent, porteurs de vodka ou de cachaça. Vera me les présente négligemment, je me perds entre l'oncle Vlady, la marraine Aurea, les cousins de Rostov, ceux de Sao Paulo, les amis sculpteurs de sa mère brésilienne, les collègues anonymes du père dont j'ai fini par comprendre qu'il était diplomate...

L'ambiance libertaire et chaleureuse, la bousculade internationale, le mélange des langues me ravissent, je m'incruste le plus souvent possible, espérant que Vera me fasse signe de venir la rejoindre dans sa chambre dont elle ferme la porte. Nous nous caressons avec ardeur sur son lit-banquette tandis que nous parviennent les échanges assourdis du salon.

Vera est un mystère, un délicieux mystère que je m'efforce de décrypter, jour après jour, heure après heure. Mes rares connaissances en matière de psychologie féminine, exclusivement issues de mes lectures romanesques, sont inopérantes devant les

caprices et l'invraisemblable aplomb de cette mini-nana d'un mètre cinquante-trois et quarante-et-un kilos. Elle souffle le chaud et le froid : tantôt elle me gratifie de confidences intimes ou de caresses enfiévrées, tantôt elle m'aborde avec une indifférence polie. Quand je réclame des explications, elle soupire d'un air ennuyé ou me saute au cou en me demandant pardon.

Ces montagnes russes achèvent de me rendre fou amoureux. Je ne la vois jamais assez à mon gré, mais elle doit passer le bac fin juin, sa mère la convie à se pencher sérieusement sur ses révisions. Quant à moi, je ne fais même plus semblant de m'intéresser au concours, je marche dans Paris, obsédé par mon amour tout neuf, je me repasse nos dernières rencontres, j'analyse les propos de Vera, et ses attitudes, pour déterminer si elle tient à moi.

Patrice est furieux de ma défection. Mobilisé lui-même par la préparation de l'oral, il ne m'est d'aucun secours. Il a pris Vera en grippe, la déclare fausse et manipulatrice, m'engage à la prudence, cite Catulle : *Mulier cupido quod dicit amanti, In vento et rapida scribere oportet aqua,* ce que dit une femme à son crédule amant doit s'écrire sur le vent ou sur l'onde rapide.